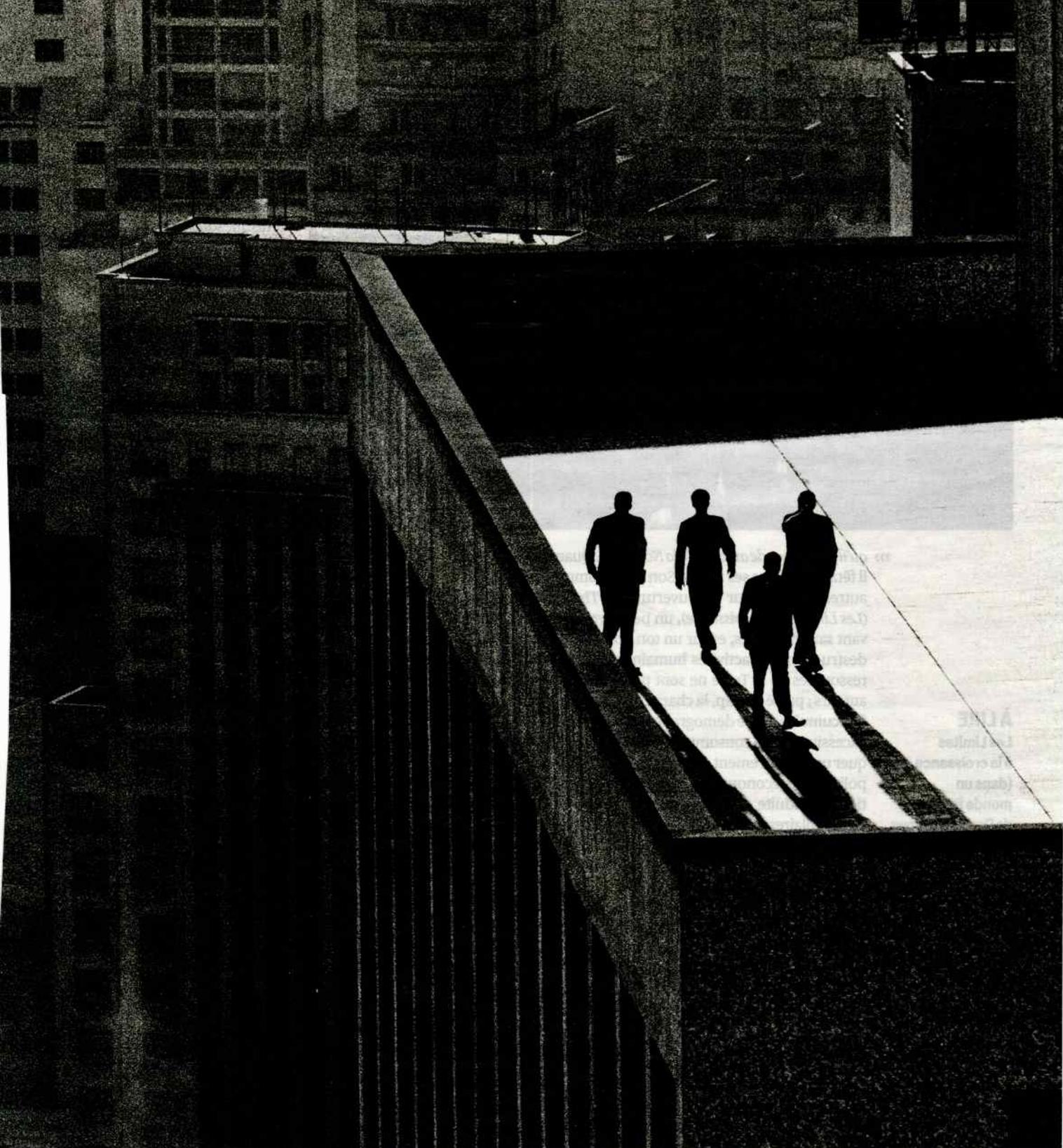


ILS ÉTAIENT QUATRE MOUSQUETAIRES

Par Olivier
Pascal-
Moussellard

1972, Massachusetts. Dennis, Donella, Bill, Jørgen : quatre jeunes chercheurs réfléchissent aux conséquences de la croissance sur la planète. En sortira le rapport Meadows, vendu à dix millions d'exemplaires. Avec enthousiasme, ils arpentent le monde pour convaincre les décideurs d'agir. Sans succès... Ils nous racontent leur fantastique aventure.



C'est l'histoire d'un rendez-vous manqué. Manqué en 1972, en 1992, en 2012. Et 2022 ne s'annonce pas bien. Un rendez-vous avec la planète, ou plus précisément avec ceux qui la dirigent et qui, décennie après décennie, sur l'environnement, écoutent sans entendre, font mine de s'inquiéter puis atermoient. En 1972, les Américains Dennis Meadows, son épouse Donella, Bill Behrens et le Norvégien Jørgen Randers ne forment encore qu'une

bande de très jeunes étudiants chercheurs – 26 ans de moyenne d'âge – au prestigieux Massachusetts Institute of Technology (MIT) de Cambridge (États-Unis). Quatre « mousquetaires » au pedigree varié : un peu baba pour les deux premiers, rentrés deux ans plus tôt d'un long road-trip en Asie ; moins cool pour Jørgen, « jeune homme suffisant et parfaitement représentatif des milieux favorisés d'Oslo », confesse aujourd'hui l'intéressé. *J'étais ce garçon doué en maths qui découvre, en intégrant le MIT pour y faire son doctorat de physique, »*



Autour du professeur Jay Forrester: Jørgen Randers, Donella et Dennis Meadows, Bill Behrens.

» qu'il y a un monde au-delà de la Norvège». Quant à Bill Behrens, il fêtait tout juste ses 22 ans. Son nom, comme celui des trois autres, apparaît sur la couverture de *The Limits to Growth* (*Les Limites à la croissance*), un petit livre de 125 pages décrivant sans fioritures, et sur un ton politique neutre, l'impact destructeur des activités humaines sur notre planète. Les ressources de la Terre ne sont pas infinies, prévenaient les auteurs; passé un cap, la charge devient trop lourde et les effets cumulés d'une démographie galopante, d'une pollution excessive, d'une consommation sans frein pourraient provoquer un effondrement. Troublé dans sa tranquillité, le gratin politique et économique mondial a lu cette enquête minutieuse, traduite en trente langues et vendue à 10 millions d'exemplaires... puis a choisi de ne rien faire.

L'aventure avait commencé deux ans plus tôt, sous l'égide de Jay Forrester, prof au MIT et spécialiste des systèmes dynamiques complexes. Soutenu par le Club de Rome (un groupe de réflexion créé en 1968 dans la capitale italienne et mêlant scientifiques, hommes d'affaires et responsables politiques), Forrester lance un projet de recherche excitant et inédit, dont il confie la supervision à Dennis Meadows. Mission: « Analyser les causes et les conséquences à long terme de la croissance sur la démographie et sur l'économie matérielle

un ordinateur pachydermique et poussif (on est en 1972) jusqu'à ce qu'il recrache ses conclusions.

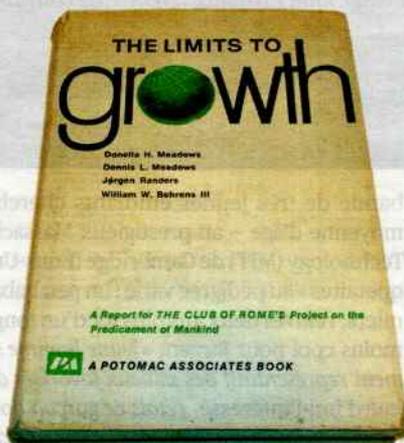
Les Limites à la croissance est souvent présenté comme la seule étude prospective ayant annoncé avec force détails, et sans se tromper, la fin des festivités pour l'humanité. Ce fut aussi une aventure personnelle fantastique et... déprimante pour Bill, Jørgen, Donella et Dennis – une aventure dont on sort à la fois grandi et meurtri, comme celle que viennent de vivre, un demi-siècle plus tard, les cent cinquante Français de la Convention citoyenne pour le climat. « Pendant dix-huit mois, on a bossé comme des chiens, une quinzaine d'heures par jour minimum, se souvient Jørgen Randers, joint en Norvège un matin de février, juste avant qu'il ne parte skier. On avait apporté nos sacs de couchage au bureau pour gagner du temps, parce que nous avions aussi notre cursus régulier à boucler. Bill avait mis au point une méthode très singulière: il travaillait quatre heures, dormait quatre heures, travaillait de nouveau quatre heures, etc. » L'organisation était méticuleuse: « Chacun de nous s'occupait d'un secteur, détaille Bill Behrens, 71 ans, contacté par Zoom dans sa maison du Maine. Jørgen se cognait la pollution, je m'occupais des ressources naturelles, Donella de la démographie mondiale... Mais en découvrant les premières projections, nous étions tellement secoués que nous nous sommes dit: "Ce n'est pas possible, on a dû se planter." On a repris nos calculs, fait quelques modifs ici et là... mais les nouvelles n'étaient pas meilleures. » Ou bien le monde développé réduisait son empreinte écologique avant de crever le plafond, ou bien la nature se chargerait de faire redescendre l'humanité sur terre...

C'était compter sans le mur, en face. Trente années de croissance ininterrompue, qui n'invitaient pas à l'autocritique un modèle bouffant peut-être la planète, mais offrant aux populations du monde industrialisé un confort jamais vu dans l'histoire de l'humanité. Même le Club de Rome, qui avait commandé l'étude, n'a d'abord rien voulu entendre « Nous n'avions pas prévu d'écrire un livre, confie Dennis Meadows, bonnet de marin vissé sur le crâne, dans sa maison à Durham, dans le New Hampshire. En juin 1971, j'avais fait une première présentation de nos conclusions devant le Club. Mais

À LIRE

Les Limites à la croissance (dans un monde fini),

de Dennis Meadows, Donella Meadows et Jørgen Randers, traduit de l'anglais (États-Unis) par Agnès El Kaïm, éd. Rue de l'échiquier, coll. L'Écopoche, 2017, 488 p., 12,50€.



Page précédente: São Paulo en 1960, typique d'un modèle de croissance sans limite. Ci-contre: l'édition de 1972 du rapport Meadows. Page de droite: Dennis Meadows en 2012, à Washington.

les membres présents avaient beaucoup de mal à admettre la dimension scientifique de notre enquête. De retour à Cambridge, j'ai dit à Donella: "Il faut qu'on écrive un mémo d'une dizaine de pages, qui définisse les concepts de 'croissance exponentielle' ou 'limites physiques' de la planète. On le distribuera pour que les choses soient plus claires." Le mémo nous est revenu avec de nouvelles réserves et plein d'autres questions. On a alors proposé un livret de vingt-cinq pages... avec le même résultat. Alors Donella, qui est bien la plume principale des Limites à la croissance, a accepté de s'y recoller. Elle a écrit un livre de 125 pages, et le reste, comme on dit, "is History"...

Une des premières recensions du livre paraît dans *The New York Times Book Review*: trois économistes en vue tournent en ridicule les conclusions de l'irritant bouquin. Si quelques critiques se montrent plus ouvertes, la plupart des commentaires sont négatifs, voire agressifs. Mais les débats sont passionnants. Et les années qui suivent, euphorisantes pour le quatuor. «C'était une période dingue, se souvient Bill Behrens. J'étais invité dans des colloques aux quatre coins du monde pour débattre de nos conclusions. Des organismes nous payaient le billet d'avion, et nous rémunéraient 1 000 dollars pour parler d'une enquête qu'on avait non seulement adoré faire, mais dont on pensait qu'elle allait changer le

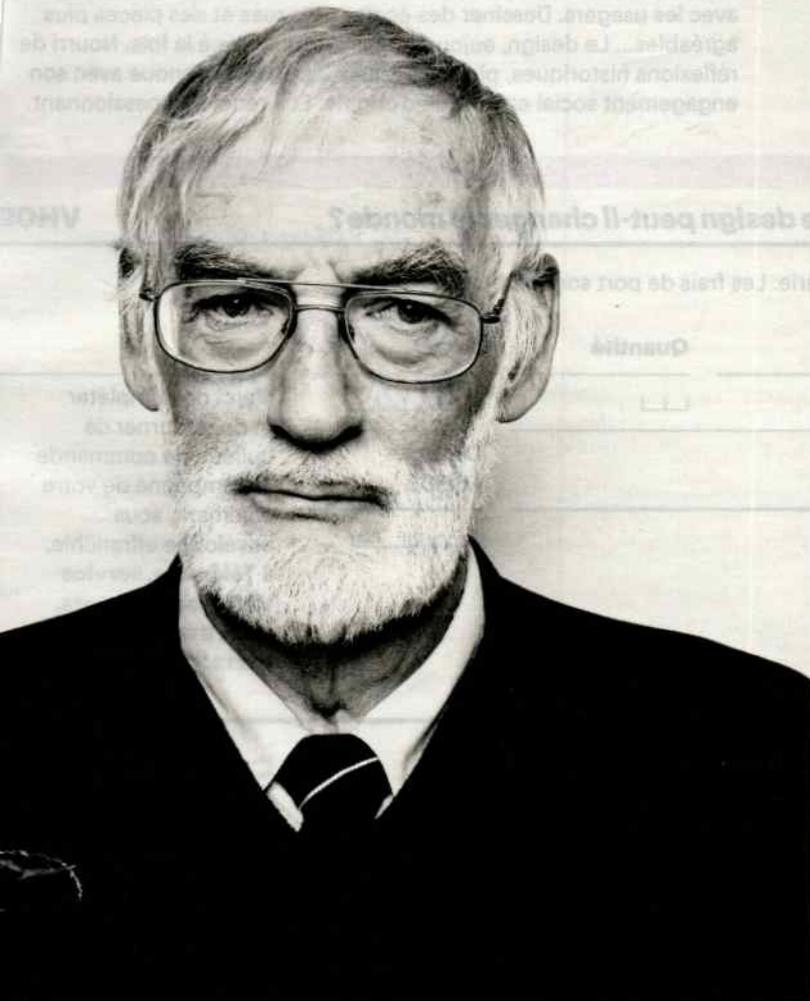
CINQUANTE ANS APRÈS...

Que vont devenir le rapport de la Convention citoyenne pour le climat et ses 149 propositions? La lecture du projet de loi, soumis au Parlement fin mars, n'augure rien de bon. Raboté, édulcoré, voire javellisé, il a perdu sa vigueur, et la soixantaine de décisions retenues par le gouvernement n'a aucune chance de réduire de 40% les émissions de gaz à effet de serre en France d'ici à 2030 – objectif visé. Qu'elles semblent loin, les promesses d'Emmanuel Macron de reprendre «sans filtre» les conclusions de la Convention pour les soumettre aux parlementaires ou à référendum. Et qu'il paraît efficace, le travail de sape des intérêts sectoriels pour imposer assouplissements, dérogations, exceptions... Adieu, la taxe sur les billets d'avion et l'interdiction des vols pour les destinations inférieures à 2h30 en train. La taxation sur les engrais chimiques? Plus tard. L'arrêt de l'extension des zones commerciales? On continuera à bétonner des terres agricoles, pourvu que la superficie reste inférieure à 10 000 mètres carrés, etc. Il y a cinquante ans, les responsables à qui l'on offrait le rapport Meadows avaient l'excuse de la nouveauté. Quelle sera celle des gouvernants actuels?

cours du monde.» À la longue, pourtant, l'ironie des mandarins, les sempiternelles réserves et ce satané déni vont avoir raison de l'enthousiasme. «Parler devant l'Association des banquiers, c'était super, continue-t-il. Mais quand vous rejoignez l'auditoire pour une collation, et que son seul sujet de conversation ce sont les deals que les traders ont signés dans la journée, vous comprenez que vous avez été invité pour les divertir, pas pour les éclairer sur les dangers qui pèsent sur la planète.» Chacun a ressenti la frustration à sa façon. «Les cinq ans qui ont suivi la publication de notre étude ont été géniaux, confirme Randers. Nous savions que nous avions raison, et nous étions op-ti-mistes! Nous pensions que l'humanité se réveillerait à temps! Simplement, la surdité du monde a fini par m'user, voyager a fini par m'ennuyer. En 1980, j'ai expliqué lors d'un débat qu'on était arrivés trop tôt. Que "dans 20 ans, la société comprendrait enfin qu'il fallait agir – mais que cette fois il faudrait aller vite". Et j'ai jeté l'éponge.»

Jørgen Randers est devenu président de la Norwegian Business School, l'équivalent d'HEC en Norvège. Après son doctorat, Bill Behrens est parti enseigner l'économie des ressources naturelles au Dartmouth College, dans l'État du New Hampshire, où se trouvaient déjà Dennis et Donella Meadows. Ce virage n'allait pas lui suffire: «Depuis les fenêtres de ma salle de cours, je pouvais admirer les magnifiques paysages de la Nouvelle-Angleterre, se souvient-il. Un jour, je me suis rendu compte que j'étais du mauvais côté de la vitre: ma vie était dehors. Je ne pouvais pas passer mon existence à tenter de convaincre le monde qu'il fallait protéger la planète, il fallait que je le fasse moi-même, avec mes dix doigts. Je suis allé voir Dennis et Donella et je leur ai expliqué ma "conversion".» Ce n'est pas Donella qui allait le contrarier. Sur la porte de son bureau, au MIT, elle avait punaisé sa philosophie: «Si le monde devait crever demain, je planterais un arbre aujourd'hui.»

Bill Behrens, comme les autres, avait rendez-vous... avec lui-même. Il a acheté une cabane sans électricité dans les bois, et s'est lancé dans l'agriculture bio, avec vaches et moutons. «Je ne faisais qu'appliquer l'enseignement numéro un des Limites: arrêter de traiter la Terre comme un être à qui on ne cesse de prendre, sans rien lui donner en échange.» Dennis Meadows, lui, continuera longtemps de sillonner le monde pour secouer ses dirigeants. En vain. «Les grandes réformes politiques sont confrontées à un problème de taille, rappelle-t-il, »



» elles exigent que les gens fassent un sacrifice aujourd'hui pour des bénéfices qui ne tomberont que bien plus tard. Et elles exigent des plus riches qu'ils fassent des sacrifices dont d'autres – généralement les plus pauvres – bénéficieront ailleurs. Aucun système politique occidental n'est capable de faire ce choix. Je me souviens d'un dirigeant européen qui, dans les années 1970, m'avait lancé: "Bravo, professeur Meadows, vous nous avez convaincus. Maintenant, expliquez-nous par quel miracle nous pourrions être réélus si nous faisons ce que vous dites?"»

Trente années ont passé. Puis quarante. Donella est morte au début des années 2000. Dix ans plus tôt, voyant que rien, ou presque, n'avait été fait pour ralentir la machine productrice et la démographie galopante, elle avait repris quelques passages avec ses compères et le livre avait changé de titre: *Beyond the Limits (Au-delà des limites)*. Parce que, cette fois, ce n'était plus une hypothèse, mais une certitude: le plafond était crevé. Devant l'inaction crasse des responsables politiques et économiques, Donella a insisté pour qu'on ajoute un dernier chapitre, légèrement ésotérique. Les auteurs y proposaient cinq «outils» pour la transition qu'ils appelaient de leurs vœux: l'inspiration, l'honnêteté, le travail en réseau, l'apprentissage et... l'amour. «Du pur Donella, sourit Jørgen Randers. Si j'étais un grand sceptique, elle était une idéaliste qui avait connu la vie

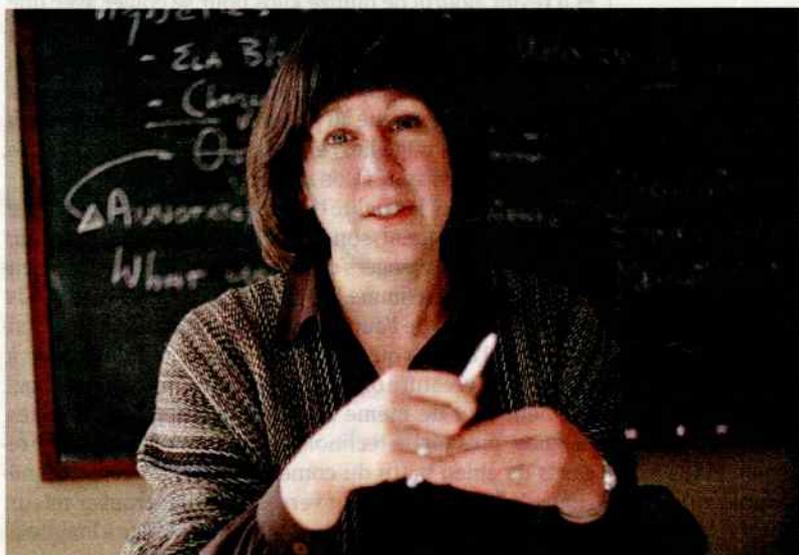
communautaire. Ce chapitre sur l'amour, les 3% de la population mondiale qui partageait ses idées l'ont sûrement adoré. Les 97% autres considèrent sûrement que c'est de la foutaise.»

Mais comment se remet-on du silence, du déni, de l'échec? Tout dépend. «En 2010, j'étais au fond de la mine, reconnaît Jørgen Randers. Même la crise financière n'avait pas convaincu l'humanité de changer d'aiguillage. Deux expériences m'ont "guéri". Dans un colloque, j'ai croisé par hasard une psychologue californienne à qui j'ai confié mon désarroi. "Il est temps de faire le deuil", m'a-t-elle répondu, comme avec un proche. "Au lieu de vous focaliser sur les arbres que l'on arrache dans la forêt amazonienne, concentrez-vous sur ceux qui restent, sur ce qui peut être préservé." C'est ce que j'ai fait, en achetant des terrains dans des forêts sans coupe. J'ai une autre satisfaction, moins noble: avoir écrit un nouveau livre 1, où j'évoque le fait que, selon toute vraisemblance, la température mondiale augmentera de 2 degrés d'ici à 2050, et de 2,5 degrés d'ici 2075, avant de se stabiliser. Est-ce que ces 2,5 degrés de réchauffement provoqueront seulement une crise, ou une catastrophe? Je n'en sais rien. Mais le simple fait de ne pas m'être trompé avec *Les Limites* me donne le droit de mettre un coup de pied au cul aux crétins qui ne veulent pas regarder le désastre en face. J'ai d'ailleurs prévu mon épitaphe. Sur ma tombe sera simplement gravé: "Qu'est-ce que je vous avais dit?"»

Il y a au moins deux morales à cette histoire. L'une, très sombre, l'autre lumineuse. Et les deux viennent de la bouche de Dennis Meadows, cueillies au tout petit matin – il se lève à 5 heures – alors qu'il faisait encore nuit noire dans le New Hampshire: «J'ai passé cinquante ans à tenter d'expliquer aux dirigeants d'une cinquantaine de pays les enjeux des Limites à la croissance. Il est trop tard. Cognez-vous la tête contre un mur de pierre, ça fait mal au crâne mais ça n'a aucun effet sur le mur. Donc j'arrête. Et je me replie sur l'action locale, en utilisant la dynamique des systèmes sur les ressources naturelles, et en m'intéressant aux problèmes d'urbanisme de ma ville, Durham.» Des regrets? «Très peu. Si vous faites dépendre votre bonheur de votre capacité à changer le monde, vous ne serez jamais heureux, car vous avez trop peu de chances de gagner. Quand des jeunes gens s'adressent à moi aujourd'hui, je leur dis les choses suivantes: "Apprenez la résilience, car les décennies qui viennent vont être semées de crises sévères; apprenez des choses pratiques comme le jardinage ou la plomberie, car elles vous seront très utiles; et lisez de l'histoire longue, celle des Phéniciens, des Romains, ou de la dynastie Qing." Ces civilisations ont grandi, elles ont décliné, elles ont disparu. Imaginer que la nôtre pourrait suivre un autre destin me paraît un doux fantasme. Mais j'ajoute toujours ceci: "N'oubliez jamais qu'il existe deux façons de toucher au bonheur. La première est d'obtenir plus – c'est celle après laquelle notre civilisation a couru à perdre haleine –, et la seconde, de vouloir moins." Philosophiquement, et de manière très pragmatique, je privilégierais le deuxième chemin.» ●

1 2052. *A Global Forecast for the Next Forty Years*, Chelsea Green Publishing, 2012.

Donella Meadows, principale plume des *Limites à la croissance*. Elle meurt au début des années 2000.



« Si le monde devait crever demain, je planterais un arbre aujourd'hui. »

Donella Meadows